

# Muriel Bloch

« Nos choix sont plus nous que nous » disait l'écrivain André Suarez. Chez moi, la question du répertoire est lancinante, liée à une peur de manquer, de manquer de provisions, et j'ai dû rencontrer une âme sœur dans la peur du manque en la personne d'Evelyne Cévin puisque, au long de ces années, à l'occasion de stages, nous avons découvert plein d'histoires, sous prétexte de faire découvrir des histoires aux autres (il fallait nous voir passer des heures à la photocopieuse !). Sous couvert de distribuer des contes que nous avons envie

d'entendre *nous*, finalement nous les avons fait découvrir aux autres. Et c'est pourquoi aujourd'hui je pense sincèrement que faire raconter les autres, c'est entendre, par leur bouche, les histoires que nous aimons !

Sylvie Loiseau, a écrit que chaque répertoire est comme « le carnet d'adresses de ses rencontres ». Donc pour vous parler de mon répertoire, voici quelques rencontres déterminantes. De ces rencontres qui vous rendent curieux et qui vous font chercher les histoires. La première de ces rencontres



c'est celle avec Bruno de la Salle, couché dans un bureau, tel le Colosse de Rhodes déboulonné. Je crois qu'il racontait ses rêves, mais surtout il était déjà l'homme de l'*Odyssée*, un homme d'épopée. Je travaillais au Centre Georges-Pompidou au Musée d'Art moderne où j'accueillais des classes pour lesquelles je racontais des histoires autour des œuvres. Il fallait donc trouver des histoires à raconter. J'en connaissais quelques-unes, mais par la rencontre avec Bruno, j'ai vraiment été poussée à raconter. Il en a poussé beaucoup au charbon, et moi j'étais une de celles-là. Je me suis laissée faire. Et on a été amenés à parler du conte - en tout cas en ce qui me concerne - sans savoir ce que c'était. Ce n'est pas une mauvaise façon de faire, finalement, que de plonger dans les histoires. Il y a quelque temps, une petite dame est venue m'écouter et je l'ai reconnue, mais elle ne savait pas que je l'avais reconnue. Elle m'a dit « vous vous souvenez, on était en classe ensemble ». J'ai dit « Oui, oui, oui, la classe de Madame Rossini, CM2, école primaire de la Porte d'Asnières », je savais son nom. Elle m'a dit « On était quand même beaucoup dans le couloir toutes les deux... hein, on était bavardes. » Elle se souvenait des histoires du couloir. Ces histoires je les tenais de ma mère qui me lisait beaucoup, beaucoup de livres. Si cette dame se souvient des histoires du couloir, « là il y a une fidélité à moi-même ! »

C'était il y a 20 ans ! Bruno avait invité au Centre Pompidou Luda, Luda Schnitzer, l'auteur de *Ce que disent les contes*. Après Bruno, ma deuxième rencontre a donc été celle avec Luda dans son tout petit appartement, à côté de la maison de la Radio, qui sentait le bois russe. Luda a réveillé en moi la mémoire que j'avais du russe, pour en avoir fait au lycée, ce bonheur que j'avais à prononcer « Baba Yaga, boyard, Kotcheï l'immortel, Tsar », c'étaient mes mots magiques à moi, cette maison sur pattes de

poulet perchée. Au fond, Luda, avec cette magnifique langue qui est la sienne, m'a offert des contes à dire, et quand j'ai eu l'occasion, dans l'édition, de pouvoir publier des contes, j'ai tout de suite eu envie de publier les siens. Nombre de ses recueils, publiés à La Farandole notamment, étaient hélas épuisés, introuvables.

Et puis, il y a toujours un moment où on se demande d'où on vient, pour savoir où on va. C'est alors que, ne connaissant pas beaucoup de contes merveilleux et ayant un peu peur du merveilleux, je me suis intéressée à la logique. Et comme j'étais moi-même quelqu'un de très désordonné (ce que je suis hélas restée, et je crois que le conte ne change rien à l'affaire : j'ai longtemps cru que raconter pouvait ordonner la personne, mais, en tout cas avec moi, ça ne marche pas beaucoup), je me suis mise à raconter un répertoire qui est pour moi central, à savoir les histoires juives de l'Est de la Pologne, ces histoires de Chelm que l'on connaît en partie grâce aux livres d'Isaac Bashevis Singer. Or ces histoires très quotidiennes peuplées de fous-sages, c'était une façon d'organiser un raisonnement et de m'essayer à l'histoire drôle, à la blague que j'étais infoutue de raconter. Quelqu'un qui vient de Chelm achète un corbeau, parce qu'on lui dit qu'un corbeau ça vit 200 ans. Alors il l'achète « pour voir »... S'il ne fallait garder qu'un seul répertoire ce serait celui-là : Chelm.

Parmi les personnes remarquables rencontrées ces dernières années, il y a eu Elisabeth Lemirre. Aussi, je suis vraiment heureuse que vous ayez pu l'écouter ce matin dans cette langue baroque qui est la sienne mais qui est aussi celle du *Cabinet des fées*. La bibliothèque de Sceaux avait organisé, il y a presque dix ans, une exposition à partir des originaux du *Cabinet des fées* et m'avait proposé de raconter. Comme d'habitude, j'avais dit « oui, oui, oui, oui » mais en fait je



Une Histoire de paradis et autres contes,  
ill. I.B. Singer, Stock

n'avais jamais mis mon nez dans ce monument littéraire ! Grâce à cette première anthologie qu'avait réalisée Elisabeth Lemirre, j'ai lu la table des matières, comme je fais souvent pour chercher un conte, j'ai cherché un titre qui allait m'inspirer, et je suis tombée sur « Princesse Camion ». Je me suis dit « Un camion, dans les salons, à la cour du roi Louis XIV, impossible ! » (En fait, le camion au XVIII<sup>e</sup> siècle c'est une épingle servant à attacher des dentelles fines...). Et ayant toujours eu une difficulté avec la pesanteur et la respiration, il s'est trouvé que ce conte était tout à fait pour moi, parce qu'il était irraisonnable, irrespirable, et donc irrésistible. Et c'est grâce à ce conte que j'ai vraiment plongé dans le merveilleux. Ça a été un très, très long travail pour débroussailler la langue, organiser l'espace et apprivoiser les

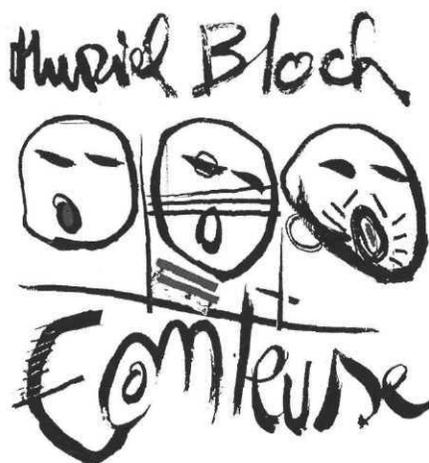
fées. À cause de « Princesse Camion », à cause de cette commande et à cause de cette anthologie d'Élisabeth Lemirre, j'ai voulu travailler avec des musiciens « Les Trois 8 » (Fred Costa, Frédéric Minière, Alexandre Meyer) qui m'ont aidée simplement à découper le conte, à l'organiser avec des leitmotiv pour me permettre de comprendre où tout ça se passait. Donc s'il y avait un deuxième conte à garder, et que je peux raconter maintenant comme ça, il dure un peu plus d'une heure, c'est « Princesse Camion »...

Grâce à Élisabeth aussi, au moment de la sortie en Pléiade du recueil des conteurs italiens de la Renaissance, j'ai été sollicitée pour le lancement de ce recueil par Jacques Cottin, responsable de la publication. Je me suis aventurée dans ces contes italiens de la Renaissance, et c'est comme ça que j'ai enfin pu lire les *Contes* de Straparole, entre autres. Cette belle rencontre m'a ensuite emmenée vers Basile et le répertoire italien. Comme Calvino était déjà disponible, je me suis constitué un pôle italien. Puis j'ai eu la chance de pouvoir aller en Italie les raconter. Autre découverte : grâce à l'Opéra Bastille, qui m'a passé commande de spectacles de contes musicaux, j'ai pu, plus tard, plonger dans les *Contes* d'Hoffmann et dans le fantastique qui n'est pas si facile à raconter, puis dans le répertoire japonais. Car il y avait aussi une programmation de nô. Je me suis imaginée courtisane, faisant ce voyage en Orient et racontant des contes à donner la chair de poule. Ceux-là je ne peux pas les raconter sans le musicien Alexandre Meyer, qui m'accompagnait, sans ces tatouages qui couvraient mon corps et qui étaient comme une protection contre les fantômes du Japon et d'ailleurs.

Pour remercier les trois musiciens en leur offrant une histoire du XX<sup>e</sup> siècle, et comme j'avais commencé en racontant surtout des nouvelles, puisque ma formation était plutôt littéraire, je me suis demandé si on pouvait

raconter le suspense. Les contes, ce n'est pas le suspense, puisqu'on sait comment ça va finir, mais le tout c'est d'arriver à la fin, en sachant que tout le monde la connaît. Mais comment tenir le public en haleine avec une histoire policière ? C'est alors que j'ai découvert, au hasard des lectures, « Cendrillon et les gangsters », une nouvelle de William Irish qui était tout à fait bien pour moi, et qui me permettait aussi de raconter dans l'argot des années 50 ; soit une exploration langagière qui n'était pas sans rappeler la plongée effectuée auparavant dans la langue du XVIII<sup>e</sup>.

La dernière rencontre s'est faite grâce à Catherine Zarcate : le musée de la Musique nous a demandé (nous étions trois personnes sollicitées) d'inventer un conte sur un instrument de musique de leur collection. C'était terrifiant, car d'habitude je ne fais que de la récupération, du recyclage, et là il fallait inventer de A à Z un conte. Je ne m'en pensais pas capable, mais enfin j'ai dit oui puisque... je n'osais pas dire non et avec Catherine c'était plutôt agréable de se dire « bon, je ne serai pas toute seule... ». Il a fallu qu'on visite la réserve des instruments. Catherine a tout de suite trouvé, moi je ne



savais pas trop. Il y avait une caisse, et dans cette caisse, du papier journal, sous le papier journal il y avait encore du papier, et sous le papier du papier, il y avait des saxophones de Monsieur Saxe. Et alors j'ai découvert un monde et j'ai écrit une histoire qui ressemble plus à une espèce de feuilleton, ou une saga, autour de la découverte du saxophone et de la musique de jazz - de Paris à l'Amérique. Je ne l'ai racontée que deux fois, mais j'ai travaillé un an et demi sur cette histoire... ■

Muriel Bloch a notamment publié :

- Chez Hatier :
  - 365 porte-bonheur (avec Giorda) et 365 devinettes, énigmes et menteries. Épuisés.
- Chez Syros dans la collection Paroles de conteurs :
  - La Femme jardin et autres contes extravagants.
  - L'Éventail diabolique.
- Chez Gallimard, dans la collection Giboulées :
  - 365 contes pour tous les âges et 365 contes des pourquoi et des comment.
- chez Circonflexe : traduction du conte yiddish adapté et illustré par Margot Zemach : Ça pourrait être pire (Aux Couleurs du temps).

et, en CD ou cassette :

- Du Caucase au Kamtchatka, L'Autre label.